

Saint-Géran ne put doubler, la veille de l'ouragan, pour rentrer dans le port, s'appelle le cap Malheureux : et voici devant nous, au bout de ce vallon, la baie du Tombeau, où *Virginie* fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre sur les mêmes rivages qu'elle avait honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis ! mères infortunées ! chères familles ! ces bois qui vous donnaient leurs ombrages, ces fontaines qui coulaient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte.

Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages ; vos vergers sont détruits ; vos oiseaux sont en fuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers.

Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul.

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes, et les miennes avaient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit

— 000 —

[Pour l'Album des Familles

Réminiscences

Ce soir là, la brise
Agitait les fleurs de son frais jardin :
Je l'avais surprise
A rêver d'amour. Je l'aimai soudain.

Ce soir là, la brise
Sillait tristement ; et, silencieux,
Je l'avais surprise
Priant à genoux, les larmes aux yeux.

Et ce soir, la brise
Lugubre gémit au ciel sans flambeau...
Le mal qui la brise
A grands pas la mène au bord du tombeau,

LÉON LORRAIN.

— 000 —

CONSEILS D'OR.

LA LANGUE FRANÇAISE.

Nous, Canadiens-français, — dit le *Manitoba*. — sommes nés sur une terre que nos ancêtres ont acquis par le sang et par l'épée. Nous sommes les descendants d'hommes qui nous ont transmis une histoire, une nationalité, une langue, des institutions, en un mot tout ce qui fait une patrie. Nous avons reçu ce précieux héritage ; nous l'avons conservé avec soin, ce serait notre honte de le laisser tomber en ruine. Pour nous, notre langue est un élément de la patrie ; c'est par elle que nous exprimons nos affections, que nous chantons nos hymnes ; c'est elle qui relie notre présent au passé.

Notre langue est la voie de nos ancêtres, notre voix et la voix de nos héritiers : c'est notre défense, c'est le rempart inexpugnable contre les envahissements des mœurs étrangères. Notre langue, c'est le nerf de notre nationalité, c'est le lien qui fait notre force, c'est le pain qui alimente notre vie. Pour nous en convaincre, qu'il suffise de porter nos regards sur un peuple qui grandissait jadis au soleil des nations et qui gémit aujourd'hui dans la misère, et cela par suite de la perte de sa langue. La nation irlandaise était prospère ; un jour elle vit l'Anglais envahir son territoire. Vaincue en bataille rangée, l'Irlande dû recevoir les lois du vainqueur. La première fut le renoncement à sa langue. Après quelques années, quand l'idiôme irlandais fut disparu, quand les compatriotes ne purent plus se comprendre ni se communiquer leur projets, quand le lien national fut mort, la nation irlandaise cessa d'être une nation. Les Anglais virent la désunion qui faisait la faiblesse des Irlandais ; ils les écrasèrent, et de ce moment ce peuple devint une agglomération de serviteurs au service de ceux qui l'avaient dénationalisé.

Celui qui est arrivé à l'Irlande sera aussi, notre sort si nous marchons

dans la voie qu'elle a suivie. Il nous sera donc plus avantageux de conserver notre langue, de l'étudier avec ardeur, de la posséder parfaitement. De la sorte nous pourrions nous convaincre que notre langue est assez riche pour exprimer tout ce qu'un cœur canadien-français peut ressentir.

Ici, à *Manitoba*, nos institutions sont aussi anciennes que la date de l'arrivée de nos missionnaires. Dès l'automne 1818 la population catholique et française de ce pays voyait des établissements d'éducation s'élever sur les bords de la Rivière-Rouge. Et depuis cette date l'instruction a été répandue avec zèle et succès pour les nôtres dans ce pays. Elle l'est encore de nos jours, et avec de plus brillants résultats. Ce glorieux passé nous donne la conviction qu'à l'avenir ce ne sera pas dans nos institutions que seront formés les membres de l'arrière-garde de la classe lettrée de ce pays.

Conservons avec un soin jaloux notre religion ; conservons ce qui fait la force de notre nationalité : notre langue, ses habitudes et nos institutions. Ne rougissons pas du langage de nos pères. Parlons l'anglais pour les nécessités du commerce et de l'industrie, mais que le français reste toujours la langue maternelle, la langue du foyer. Défendons-nous même contre l'envahissement des expressions étrangères qui se glissent dans nos conversations et dans nos journaux.

— 000 —

VARIÉTÉS

M. Coomans publie dans la *Paix* le quatrain suivant, trouvé sur un banc conservateur.

Dans ce Parlement où l'on fauche
Et le bon sens et le bon droit,
Le côté droit est souvent gauche
Et le gauche n'est jamais droit.

* * *

Entre ménagères :

— La base de la cuisine, c'est le beurre frais.

— Le beurre fort a cependant un grand avantage.

— Et lequel ?

— C'est qu'on trouve toujours qu'il y en a trop.

Harpagon avait oublié celle-là.